

RÉTROSPECTIVE DES CONFÉRENCES DE L'ANNÉE

Jeannine TILLON

Pour poursuivre la tradition instituée depuis quelques années je mets à votre disposition la transcription de notes prises lors des conférences données salle Agricola au cours de nos réunions mensuelles pour l'exercice 2018-2019.

Cependant, cette année encore, j'ai été parfois absente donc certaines conférences ne sont pas résumées à partir de mes notes, je vous présente alors une compilation de notes prises par quelqu'un d'autre ou alors un résumé fourni par le conférencier.

Je précise encore et toujours qu'il s'agit de notes, c'est-à-dire la retranscription de ce qu'on écoute, ce qu'on comprend et qu'on couche sur le papier. Le contenu de la conférence s'en trouve bien évidemment tronqué ! On note ce qui nous semble opportun, mais ce n'est peut-être pas ce que l'orateur jugeait important à retenir !

L'essentiel pour moi est d'en garder la trace sur notre bulletin, raviver la mémoire de ceux qui ont assisté à la conférence et peut être aussi satisfaire la curiosité de certains !

Cette année nous avons au programme les conférences suivantes :

- Jeudi 4 octobre 2018 : « *La guerre 14-18* » par Michel ROUDILLAUD
- Jeudi 8 novembre 2018 : « *Les carnets de guerre de trois poilus* » par Alain DROGUET
- Jeudi 6 décembre 2018 : « *La signature de l'armistice* » par Michel ROUDILLAUD et « *les camps du sud-est* » par Pierre NICOLINI
- Jeudi 17 janvier 2019 : Pas de conférence pour cause d'assemblée générale
- Jeudi 7 février 2019 : « *Liège et bouchons* » par Albert GIRAUD
- Jeudi 7 mars 2019 : « *L'histoire du Muy* » par Richard VASSEUR
- Jeudi 5 avril 2019 : « *La vie de Frédéric Mistral* » par Charles-Armand KLEIN
- Jeudi 2 mai 2019 : « *Le débarquement à Saint Raphaël* » par Philippe NATALINI
- Lundi 3 juin 2019 : Visite commentée du cœur historique du village de Callian, de son cimetière et de la chapelle Saint-Donat par Nelly Maillard, la présidente de l'association "Callian au fil du temps".

Bonne lecture !

– Conférence du 4 octobre 2018 de M. ROUDILLAUD :

La guerre de 14-18

Michel Roudillaud commenta un diaporama présentant la participation à la guerre de 14-18 d'un de ses grands-parents le Docteur Turcan. Il poursuivit sa présentation par un diaporama bien fourni sur la bataille de Vassincourt puis lança un troisième diaporama présentant le sacrifice du XV^e corps durant la bataille de la Marne. Difficile de prendre des notes durant cette présentation en trois parties, je n'ai donc pas de résumé à vous proposer.

– **Conférence du 8 novembre 2018 d' A. DROGUET :**

Carnets de guerre de trois poilus

N'ayant pu assister à cette conférence je transmets le résumé donné par l'auteur.

Cette conférence illustrée d'un diaporama de reproductions des carnets étudiés eut lieu à la villa Aurélienne dans le cadre de la participation de la SHFR au cycle de conférences accompagnant l'exposition « 1914-1918. Vivre à Fréjus pendant la Grande Guerre » présentée par la Direction de l'action culturelle et du patrimoine de la Ville de Fréjus du 15 septembre au 17 novembre 2018. Le texte correspondant a été publié dans le bulletin annuel n° 19, octobre 2018, p. 67-98.

La Première Guerre mondiale a été une période d'intense écriture privée : énorme correspondance échangée entre les soldats et leur famille, notes rédigées par les combattants qui furent nombreux à écrire de véritables journaux de leur vie passée au front. L'initiative de collecte de ces archives privées lancée à l'échelle européenne par le biais de la bibliothèque numérique Europeana et relayée en France par la Bibliothèque nationale de France et le Service interministériel des Archives de France à l'occasion de la commémoration du centenaire de ce conflit a permis de faire rentrer dans les collections publiques nombre de ces documents. C'est ainsi que les Archives départementales du Var, comme plus de 200 autres points de collecte, essentiellement des services d'archives départementaux et municipaux, ont participé du 12 au 15 novembre 2013 à l'opération dite de la Grande Collecte, visant à numériser le plus grand nombre possible de documents et d'objets relatifs à la guerre 14-18. Dès l'année suivante elles créèrent un site internet intitulé « Mémoires de guerres » mettant à la disposition du public les nombreux documents numérisés.

Les trois carnets de guerre étudiés sont accessibles sur ce site. Ils ont été rédigés par un Roquebrunois, Victor Escouffier et deux Raphaëlois, Antoine Baudouin et Jacques Meiffret. Si les 12 carnets que ce dernier a remplis pendant la guerre semblent avoir été écrits au fur et à mesure, les deux autres sont des mises au propre postérieures de notes quotidiennes. Ils sont bien sûr le reflet des personnalités, du milieu social et des centres d'intérêt de leurs auteurs en même temps que de leurs expériences vécues, les différences d'âge et de situation familiale ayant aussi leur importance. Le 2 août 1914, Antoine Baudouin, jardinier, a 24 ans et il est célibataire, Victor Escouffier, cultivateur, a 30 ans et il est le père de deux fillettes tandis que Jacques Meiffret, qui dirige une entreprise de maçonnerie et de travaux publics, a 38 ans et laisse chez lui trois enfants. Le premier a été un combattant qui a participé avec son régiment du « 8^e Zouaves » à de nombreuses batailles bien connues (Ypres, Somme, Champagne, chemin des Dames, Craonne, Verdun...). Le second, fait prisonnier le 13 janvier 1915 lors du combat du plateau de Crouy, séjourna dans deux camps en Allemagne avant d'être transféré en Suisse en juillet 1916. Le troisième, en raison de son âge, a fait partie de l'armée territoriale composée des hommes de 34 à 41 ans, considérés comme trop âgés pour intégrer un régiment de première ligne d'active.

Cependant, on relève beaucoup de similitudes dans les témoignages de ces trois Poilus : en particulier l'expression parfois poignante, surtout de la part du prisonnier, de la lassitude, de l'ennui, du cafard ainsi que les observations sur les conditions atmosphériques : il est frappant de constater que chacun d'eux note chaque jour le temps qu'il fait, mais on peut le comprendre car celui-ci a une extrême importance sur leurs conditions de vie qui sont extrêmement dures, en particulier à cause de la pluie et du froid. Ils évoquent tous ce que l'on pourrait qualifier de « réconforts » : la correspondance et les colis reçus, la nourriture qui contribue, comme chacun sait, au moral des troupes, les permissions, les divertissements, qu'il s'agisse de parties de cartes ou autres jeux de société ou des « spectacles aux armées », le plaisir de retrouver des « pays ». L'aviation et ses as semblent exercer une grande fascination sur les soldats, à en croire les nombreuses observations et descriptions relevées dans les carnets d'Antoine Baudouin et

de Jacques Meiffret qui contiennent aussi des évocations d'horreurs et de destructions. Ces cahiers contiennent aussi des allusions à quelques événements particuliers bien connus par ailleurs : l'affaire du XV^e corps et les mutineries de 1917 et particulièrement intéressant est le récit détaillé que fait Victor Escouffier de son expérience de la fraternisation de Noël 1914, qui fait écho à des faits évoqués par la littérature et le cinéma. Cette relation est un exemple, parmi beaucoup autres, de l'émotion qui s'exhale de ces carnets ainsi que des renseignements détaillés qu'ils fournissent sur le vécu, par de simples soldats, de cette terrible guerre.

– **Conférence du 8 décembre 2018 de M. ROUDILLAUD et P. NICOLINI :**

L'armistice et les camps du sud-est

C'est à nouveau deux diaporamas très complets qui nous ont été commentés par Michel Roudillaud et Pierre Nicolini. Ils nous ont présenté en images le déroulement de la signature de l'armistice du 11 novembre 1918 à Rethondes, commune française située dans le département de l'Oise à quelques kilomètres de Compiègne sur les bords de l'Aisne, ainsi que l'implantation des camps d'acclimatation et de repos pour les armées coloniales dans notre région. Les commentaires donnés lors de ces deux diaporamas n'ont pas donné lieu à une prise de notes.

– **Conférence du 7 février 2019 d' A. GIRAUD :**

Liège et bouchons

La conférence est illustrée par la projection de photos anciennes sur le métier de « leveur de liège ».

Qui n'a pas conservé un bouchon de liège histoire de se rappeler d'un bon moment de convivialité ? Ne dit-on pas que le bouchon de liège aide le vin à bien vieillir ? N'avons-nous pas à l'esprit le bruit d'un bouchon qui saute ? Ou encore le réflexe de porter à son nez le bouchon de liège juste après l'ouverture de la bouteille ? Ces gestes seraient-ils en voie de disparition ? Qu'en est-il du bouchon de liège ?

Le liège est l'écorce du *Quercus suber*, « suve » en provençal, appelé plus simplement le chêne liège, arbre bien connu dans notre région. Il s'agit d'un arbre calcifuge, qui n'aime pas les terrains calcaires, il se plaît en terrains acides. On retrouve donc *Quercus suber* dans tous les massifs anciens cristallins du pourtour méditerranéen, il s'est très bien développé en Espagne et au Portugal.

Son originalité vient du fait que l'écorce une fois enlevée va se renouveler en l'état et même de manière plus régulière après chaque levée, cette écorce est une couche subéreuse faite de liège. Cette couche une fois enlevée va être reproduite par le « cambium », cette partie vivante et active de l'arbre située entre l'écorce et le bois. La nouvelle couche subéreuse va s'épaissir à raison de 1 à 2 millimètres par an, il faudra donc attendre 10 à 15 ans avant d'effectuer une nouvelle levée de manière à atteindre une épaisseur raisonnable pour la fabrication des bouchons. De plus le levage du liège ne pourra se faire qu'au moment de la montée de la sève, soit durant deux mois dans l'année. Plongées dans l'eau bouillante dès le levage, les plaques de liège sont ainsi assainies et aplaties de manière à être transportées plus facilement. Imputrescible le liège peut être stocké longtemps.

Le liège a d'abord servi à fabriquer des flotteurs pour la batellerie, filets de pêche, flotteurs d'amarrage, « bouchons » pour ligne du pêcheur... Dans l'antiquité on boucha les amphores avec du liège recouvert de terre. Au Moyen Âge on en fit des semelles de chaussures. Mais jusqu'au XVIII^e siècle point de bouchons en liège sur les bouteilles de verre pour le vin. Ce précieux liquide était transporté en tonneau et tiré dans des pichets pour être bu immédiatement. C'est l'idée que le vin vieillirait mieux en bouteille de verre qui créa la

nécessité de fabriquer des bouchons et c'est le liège qui fut choisi ; les « bouchonneries » apparurent alors.

En 1906 on recensait dans le Var 137 entreprises fabriquant des bouchons de liège réparties sur une trentaine de communes. Leur disparition se fit de façon concomitante avec la montée en puissance des bouchonneries portugaises et espagnoles. Il ne reste maintenant qu'une seule entreprise travaillant le liège à Fréjus. L'apparition de matériaux nouveaux comme le plastique pour le bouchage des bouteilles contribua bien évidemment aussi à la disparition de ces fabriques de bouchons. Actuellement, seul le Portugal assure la fabrication de bouchons en liège pur pour les grands crus, les autres vins se satisfont de bouchons de liège aggloméré ou fabriqués avec un mélange liège et matériau synthétique, ou plus ordinairement encore les bouteilles sont fermées par des capsules en plastique ! C'est bien dommage !

–**Conférence du 7 mars 2019 de R. VASSEUR :**

L'histoire du Muy

Plutôt qu'une conférence nous pourrions dire que Richard Vasseur nous a présenté l'histoire du Muy au cours d'une causerie entre amis sans support audio-visuel ; un moment d'échange enrichissant.

Le village du Muy, n'était du temps des Romains, qu'une villa agricole sur l'importante voie romaine qui conduisait à Aix. Ce lieu au centre d'une plaine bordée de hauteurs occupées semble-t-il par les celto-ligures portait peut-être déjà le nom de Modio (en latin le nom d'une mesure de blé).

Mais c'est en 1023 qu'apparaît pour la première fois dans les cartulaires des abbayes de Saint-Victor et de Lérins le nom d'un lieu où s'est passé un jugement, ce lieu correspondant à l'emplacement du village actuel du Muy, on lit sur les cartulaires « *loco de Modio* ». Sur ces mêmes cartulaires, un castrum est signalé sur la hauteur qui domine le Muy, l'actuel « San Luen », c'est le « *Castrum Marsensis* », l'habitat du seigneur qui dirige ce territoire... Ce castrum serait le lieu de naissance administratif du territoire du Muy en quelque sorte.

En 1178, dans une bulle papale, on cite encore un « *loco de Modio* » à propos de l'implantation d'une église consacrée à Notre-Dame de Lauzade.

En 1245, la Provence passe sous la domination de la Maison d'Anjou, le nouveau propriétaire comptabilisa certainement ses propriétés, on trouve alors sur un document la description d'un hameau autour d'une église et d'une tour au lieu-dit « *Modio* » correspondant à l'emplacement du village du Muy actuel. Le « *castrum Marsensis* » perd sa domination au profit de ce hameau.

De nombreux coseigneurs se sont ensuite partagé ce hameau devenu petit bourg au cours des années qui suivirent. Un des premiers fut le seigneur de Saint-Auban en 1278.

En 1397, le village ayant été attaqué à plusieurs reprises le seigneur de l'époque décida de l'entourer d'un rempart, on y voit apparaître des tours, mais on ne peut pas dire si la célèbre "tour Charles Quint" faisait partie de ce système de défense.

En 1481, la Provence fut rattachée au royaume de France. Les années qui suivirent furent très mouvementées. Lors d'un passage plutôt dévastateur de Charles Quint en 1536, une anecdote mit la tour du Muy en lumière ce qui lui donna apparemment son nom, la "Tour Charles Quint". Des gens du village s'y étaient réfugiés dans l'intention d'abattre ce chef de guerre agressif lors de son retour d'une campagne en Italie. Au passage de la troupe de Charles Quint, ne connaissant pas l'individu les tireurs visèrent l'homme le plus élégant et l'abattirent, mais il s'agissait d'un poète accompagnant la troupe de soldats. Charles Quint très contrarié de la perte de son ami fit donner l'assaut. Devant ce déchainement de feu les hommes enfermés

dans la tour se rendirent avec la promesse de Charles Quint d'être épargnés, mais ils furent tous pendus !

Dans les années 1540, plusieurs territoires furent réunis pour former une véritable seigneurie accordée à la famille Rascas, c'est à ce moment-là aussi que le roi, François I^{er}, exigea que les actes notariés ne soient plus rédigés en latin ou en provençal, mais en français, *Modio* devint alors « Moues » puis en 1560 le nom « Le Muy » apparut. Les descendants de la famille Rascas devinrent seigneurs du Muy pour le meilleur et pour le pire. Leur château et ses jardins occupaient alors une grande partie du bourg, bien à l'abri à l'intérieur de l'enceinte.

C'est alors qu'une autre anecdote vint perturber la vie de ce paisible village du Muy. En 1588, le seigneur Jean-Baptiste Rascas, despote cruel, fut assassiné par les villageois qui épargnèrent sa famille mais brûlèrent le château. En représailles, le roi de France fit démanteler les remparts et exigea la reconstruction du château par les hommes du bourg. Sans protection murale, le bourg fut la proie des divers assauts qui suivirent, le duc de Savoie, les troupes austro-sardes, les bandits de « grands chemins », etc... Il mit du temps à s'en relever.

Le château reconstruit n'abrita plus cependant en permanence les seigneurs du Muy qui préférèrent vivre à Versailles. À la Révolution, il fut à nouveau incendié et définitivement démantelé, le Muy apparut alors comme nous le connaissons aujourd'hui.

– **Conférence du 4 avril 2019 de C.-A. KLEIN :**

La vie de Frédéric Mistral

S'appuyant sur un diaporama riche en photos anciennes, Charles-Armand Klein nous a présenté une biographie très complète de ce Mistral, « Roi de Provence », écrivain, poète, lexicologue, ethnographe et prix Nobel de littérature.

Frédéric est né le 8 septembre 1830, au « Mas du Juge », un peu à l'extérieur du village de Maillane. Sa jeune mère, Adélaïde Poulinet, est la seconde épouse de son père, François Mistral, métayer au mas et devenu veuf quelques années plus tôt. Garçon très gentil et obéissant, Frédéric fit ses études primaires à Maillane, puis à Frigolet et enfin au collège royal d'Avignon. Le jeune garçon utilisant le patois provençal pour s'exprimer devint un sujet de moquerie pour les autres élèves, c'est peut-être pour se venger qu'il se mit à travailler très dur, devint alors un excellent élève mais continuait toutefois à écrire ses petites histoires en provençal. Une anecdote, qui a son importance pour la suite de sa vie, nous apprend qu'au cours d'une messe Frédéric écrivait en catimini un poème en provençal dans son livre de messe. Pris sur le fait par un professeur, il ne fut pas puni, mais bien au contraire, celui-ci, Joseph Roumanille, lui proposa de rentrer dans sa petite association d'écriture en provençal !

Pour obéir à son père, Frédéric partit à Aix pour y faire des études de droit. Peu intéressé par la matière il passa cependant de longues heures à la bibliothèque, c'était pour y lire des livres en provençal ! Il devint cependant avocat, mais ne voulant pas plaider, il s'engagea alors dans l'étude de la littérature provençale. Toujours en relation avec Joseph Roumanille et sa petite société littéraire qui s'intéressait à cette langue il écrivit pour elle poèmes et petits contes en provençal. Ces écrits furent publiés avec ceux des autres membres dans un petit livre distribué à toutes les écoles de Provence. Mais jugeant que ce n'était pas suffisant pour développer la langue régionale, il se mit à l'écriture d'une histoire d'amour autour de laquelle il broda pour raconter son univers : la Provence. Il mit sept ans pour peaufiner cette belle histoire entre la jeune Mireille et son amoureux Vincent, le vannier ; histoire entièrement écrite en provençal bien évidemment !

Le petit groupe formé autour de Mistral et Roumanille eut l'idée alors de créer une véritable société de littérature provençale pour rassembler les écrivains et poètes adeptes de cette langue, pour la sauvegarder et la promouvoir. La première réunion du 29 août 1852 à Arles vit

se rencontrer, outre Frédéric Mistral et Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Gièra, Anselme Mathieu et Alphonse Tavan, pour fonder le « Félibrige provençal » qui naquit officiellement quelques mois plus tard, soit le 21 mai 1854, au château de Font-Ségugne.

Au décès de son père, Frédéric Mistral hérita d'une petite maison en bordure de Maillane « la maison du lézard », qu'il habita de 1855 à 1877 ; ses occupations l'obligeaient à effectuer de nombreux allers et retours sur Paris, mais c'est là, dans sa petite maison qu'il se sentait le mieux. À la demande d'Adolphe Dumas, Frédéric Mistral traduisit le poème de Mireille en français pour le faire connaître nationalement. Ce fut alors un énorme succès, il fut même traduit en plusieurs langues. Malgré ce succès, Mistral demeura à Maillane, Alphonse Daudet vint l'y rencontrer, rêvant d'une vie semblable, lui qui, n'ayant aucune fortune personnelle était obligé de rester à Paris où son travail de secrétaire le maintenait.

Mistral se mit à l'écriture d'une nouvelle grande œuvre, *Calendale*, l'histoire d'un pêcheur de Cassis. Il continua cependant d'écrire des poèmes et toujours tout en provençal, bien sûr ! L'idée lui vint d'ailleurs de créer au sein du Félibrige un dictionnaire du langage provençal, tous les membres furent enthousiastes, mais c'est surtout lui qui y travailla comme un forcené. Il se mit à la tâche, ne négligeant pas pour autant ses visites à Charles Gounod installé à Saint-Rémy pour y composer la musique du poème de *Mireille* dont il en fit le livret d'un opéra. Attentif aussi à cet ami espagnol qui vint se réfugier chez lui et qui lui offrit une coupe en argent sur laquelle deux personnages féminins figurent la Catalogne et la Provence. Cette coupe inspira à Mistral le poème devenu l'hymne provençal « Coupo Santo » !

Calendale ne rencontra pas le succès de *Mireille*, mais les autres écrits, poèmes, histoires et contes continuèrent de maintenir le poète dans la mouvance littéraire. Mistral vivait dans la gloire de ses écrits, mais il menait à Maillane une vie simple, fréquentant le café du village, jouant aux cartes ou aux boules avec les uns et les autres, baignant dans ce langage patois qu'il adorait. Cependant, à 45 ans, il n'était toujours pas marié, ce qui attristait et préoccupait sa mère. Il faut dire qu'il voulait une femme jolie, jeune et qui parle le provençal ! Il se maria enfin à Dijon avec une jeune fille de 20 ans qu'il avait connue enfant. Il fit construire à Maillane, en face de « la maison du lézard » une belle demeure bourgeoise, sa femme Marie vint y vivre, apprit le provençal et s'habilla comme les jeunes filles du village, s'en suivirent de nombreuses années de bonheur.

Il composa encore *Les Îles d'Or*, tout en continuant de travailler avec acharnement à son dictionnaire et d'être le principal rédacteur du journal *l'Aioli* édité par le Félibrige. De plus, pour véhiculer la langue dans l'ensemble de la Provence, les membres du Félibrige avaient décidé de se réunir chaque année dans une ville différente, la préparation de cet évènement demandait aussi du temps et du travail.

Son dictionnaire terminé au bout de 20 ans, il se révéla ethnographe et se lança dans la collecte d'objets susceptibles de raconter l'histoire de sa Provence, il créa alors un musée en Arles, « *lou museon Arlaten* » inauguré en 1896. Il écrivit encore plusieurs poèmes dont un parlant du Rhône.

En considération de sa poésie si originale ainsi qu'en raison des travaux importants dans le domaine de la philosophie provençale il reçut le 17 novembre en 1904 le prix Nobel de littérature.

Se sentant devenir vieux, il se fit construire un mausolée dans le cimetière de Maillane, avec pour seule inscription : « *À la gloire de la Provence* ». Le 29 mai 1909 cependant en Arles, une statue à son effigie fut inaugurée et lui, Frédéric Mistral fut élevé au rang de Commandeur de la Légion d'Honneur. Il écrivit un dernier recueil de poèmes, *les Olivades* et s'éteignit le 25 mars 1914, chez lui, victime d'un coup de froid.

– **Conférence du 2 mai 2019 de P. NATALINI :**

Le débarquement à Saint-Raphaël

Absente lors de cette conférence ce sont les notes prises par la bonne volonté d'une adhérente que je propose à la lecture.

Après un rappel des dates importantes de la Seconde Guerre mondiale, le conférencier a présenté une succession de photographies sur le débarquement à Saint-Raphaël et sur les jours qui suivirent. Sur certaines de ces photos figurait son père.

Programmé quelques jours après le débarquement du 6 juin 44 en Normandie, le débarquement en Provence avait pour nom de code « Anvil » (« enclume » en anglais). Retardé, il prit le nom de « Dragoon » (qui prend plutôt la connotation de « contraint » en anglais... Un mouvement d'humeur de Churchill, semble-t-il). Les troupes américaines et anglaises, dans l'attente ce débarquement, étaient stationnées en baie de Naples, les troupes françaises attendaient en Afrique du Nord.

Trois secteurs étaient désignés pour ce débarquement prévu le 15 août 1944 : « Alpha » le plus à l'ouest vers Ramatuelle et Cavalaire, « Delta » à Sainte-Maxime, et « Camel » pour la zone de Saint-Raphaël. Sur la côte les résistants jouèrent un rôle prépondérant dans la cartographie locale transmise aux alliés.

À partir du 5 août des bombardements massifs se firent sur l'ensemble de la côte, de Marseille à Saint-Tropez ; à chaque alerte les habitants se réfugiaient dans les caves. Le 14, radio Londres envoya des messages codés qui annonçaient le débarquement pour le 15. À Saint-Raphaël les secteurs retenus étaient : Fréjus-Plage, le Dramont et Anthéor. Dans la nuit du 14 au 15 août, 9 000 parachutistes furent largués sur le Muy et la Motte, hommes et matériel furent réceptionnés par les habitants et les résistants.

Le débarquement a commencé le 15 à 8 heures du matin ; plus difficile sur Fréjus-Plage à cause de la riposte allemande il se fit essentiellement sur les plages du Dramont, Agay et Anthéor. Dès leur arrivée les troupes se mirent en route vers l'ouest. La Motte a été le premier village totalement libéré. Le 16 août, le 143^e RCT a libéré Fréjus-Plage, le 17 c'est Draguignan qui a retrouvé sa liberté, les troupes ont poursuivi leur route sur Toulon et Marseille, puis sont remontées sur Gap.

Le 11 septembre 1944, les troupes débarquées en Normandie et celles débarquées en Provence se rejoignirent à Dijon.

Pour mémoire : notre bulletin hors-série numéro 1 d'octobre 2001 raconte « l'occupation, le débarquement et la libération de Fréjus » au travers de témoignages recueillis auprès des habitants de notre région.

– **Sortie du 3 juin 2019 à Callian, visite commentée par N. MAILLARD :**

Callian : Le centre historique du village, son cimetière et la chapelle Saint-Donat

Notre sortie annuelle, c'est « histoire et convivialité » partagées sur le terrain !

Cette année nous avons choisi Callian ! Et suivre Nelly Maillard, la présidente-fondatrice de l'association "Callian au fil du temps", dans les rues de son village, c'était être certain d'entendre une note historique pour chaque bâtisse, mais aussi une anecdote à chaque coin de rue, un dicton, un « ragot » ou un « scoop » pour chaque personnage évoqué ayant un rapport avec cette commune ! Nous la suivîmes ainsi depuis le château seigneurial au sommet du village jusqu'à la Chapelle Saint-Donat bien cachée en contrebas, (chapelle qui doit sa restauration à l'association de Madame Maillard) avec bien sûr un passage obligé au « Petit Père Lachaise » qu'est le cimetière de Callian !

Une bien belle journée, agrémentée d'un excellent repas confié au restaurateur du Bellevue, repas pris en plein air sur la placette du village à l'ombre des platanes et dans la fraîcheur humide de sa fontaine moussue !

Impossible de transcrire tout ce que nous a été dit au cours de cette journée, je me bornerai donc à rapporter ici juste quelques lignes sur l'histoire de ce merveilleux village perché (le territoire de la commune de Callian s'étale du nord au sud de 576 m à 104m d'altitude) et vous donner la liste des personnages ayant choisi Callian comme dernier domicile.

Callian serait un des plus anciens villages du Var, son histoire peut se décliner en trois grandes périodes majeures : l'antiquité, le village « en bas », le village « en haut » !

La présence des tribus celto-ligures, les Ligauni, sur les pentes et dans la plaine du secteur de l'actuel Callian a été attestée par des traces et artefacts archéologiques trouvés lors de nombreuses fouilles. Ces tribus, les premiers « Calliannais », ont été remplacés ou intégrés lors de l'occupation romaine. Les vestiges de l'aqueduc alimentant Forum Julii ainsi que de nombreux espaces caractéristiques démontrent, s'il était nécessaire, que la plaine fertile calliannaise a été mise à profit par les Gallo-Romains pour alimenter en eau mais aussi en produits agricoles la grande ville de la colonie romaine, Forum Julii. Dans la plaine les vestiges de nombreuses « Villae », ces grands domaines agricoles possédés par des familles puissantes, ont été répertoriés. Au sud-ouest du village, une église et un monastère érigés par les moines de Lerrins au VII^e siècle ont utilisé justement un lieu de culte romain entouré d'une importante nécropole. Le nom même de « Callian » viendrait peut-être d'ailleurs d'une très grande propriété appartenant à un Romain dénommé « Callius ».

C'est autour de cette église – l'actuelle chapelle Notre-Dame-des-Roses – et du monastère que s'installa le premier Callian ; le village s'étendit tout autour dans la plaine. Vers l'an mille, un seigneur vint installer son château sur la colline dominante et devint le « prince de Callian » ; son domaine couvrait un immense territoire, certainement de Tourette à Tanneron. La terre y était très fertile, l'eau ne manquait pas, le village prospéra et la vie aurait pu s'écouler ainsi paisiblement durant des siècles et des siècles. Mais les épisodes de peste et de famine, les guerres pour la succession de la reine Jeanne, les pillages multiples obligèrent les habitants qui n'avaient pas encore fui à se réfugier sur la colline pour se mettre sous la protection du château. C'est ainsi qu'au XIV^e siècle le village « d'en bas » disparut et l'image de Callian que nous connaissons prit forme avec l'avènement d'une « communauté villageoise ».

Communauté et seigneur géraient alors ensemble la vie du village, la chapelle du château devint d'ailleurs l'église paroissiale, les maisons s'agglomérèrent le long des remparts sans cesse reconstruits plus loin pour agrandir l'espace, ce qui donna cet aspect en colimaçon aux rues du bourg. Arriva très vite le moment où l'église n'étant plus assez grande, la chapelle fut affectée aux Pénitents Blancs et la construction d'une grande église fut projetée. Notre-Dame de l'Assomption, dédiée à sainte Maxime fut alors érigée vers la fin du XVII^e siècle! À la Révolution, le château fut partiellement détruit ; dans la partie restée debout la jeune commune de Callian fit sa mairie. Les restes du château laissés à l'abandon furent achetés en 1966 par un particulier qui en fit sa résidence après une restauration partielle mais qui donne tout de même une fière allure à l'ensemble qui peut être admiré depuis la plaine.

Le cimetière quant à lui, sans cesse repoussé à l'extérieur du village, prend des allures de « Petit Père Lachaise » en recueillant en son sein quelques célébrités : sœur Emmanuelle, le vice-amiral Joseph Rue, Christian Dior, Nadia Leger, Georges Bauquier et les cendres du dessinateur Franquin, entre autres...

À signaler aussi, vus dans la chapelle Saint-Donat les très beaux tableaux de Louis Abraham Van Loo (Amsterdam 1653–Nice 1712).